

Écrasement et suspension (dans les bois)

Jonathan Bernier

Numéro 128, février 2011

Arbres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64607ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bernier, J. (2011). Écrasement et suspension (dans les bois). *Moebius*, (128), 115–118.

JONATHAN BERNIER

Écrasement et suspension (dans les bois)

Une chute bête. Même pas triste. Comme un au revoir à une vie qui ne plaît plus, de toute façon. Non, il exagère. Le sol boueux écrasé sur sa joue gauche. Une glaise froide et brutale qui fait plus que recevoir son visage. Qui le fouette. C'est une attaque. Une crise de nerfs. La colère si forte. Tellement qu'il ne la ressent pas. Pas vraiment. Une émotion si intense qu'il ne peut que l'éprouver à distance. Sûrement un mécanisme de préservation orchestré par son inconscient. Un barrage. Une paroi brumeuse érigée dans le but de protéger le nœud serré que forme sa conscience contre la tourmente exagérée et destructrice de sa réaction. Tomber! Chuter? Glisser. Seul. Dans son exil, dans les bois. Pour une fraction de seconde, la barrière se fissure et il ressent la fureur démesurée, affreuse. Jusque dans ses jambes. On pourrait s'attendre à ce qu'elles se crispent, que les muscles imitent les mouvements de l'âme. Elles se laissent plutôt aller. S'il n'était pas déjà étendu de tout son long dans la boue, sans doute céderaient-elles en l'envoyant s'écraser au sol. Vulgaire et bête perche victime de son propre corps. Du peu de contrôle qu'il en a.

Une colère si grande qu'elle suce toute l'énergie circulant dans ses veines. Elle enfle tant que toute la force dont il dispose se concentre sur elle. Une telle émotion pourrait-elle prendre naissance dans un corps affaibli? Ça n'a pas d'importance. Le sien est plutôt en forme et il lui fournit une énergie hargneuse apparemment infinie.

Se relever. Continuer. Depuis combien de temps est-il étendu là, dans le noir et sous la pluie? Ça ne peut pas être bon. Mais ça ne fait qu'un instant, voyons! Il a du mal à penser tant sa colère prend le dessus sur lui. Il

n'habite plus son corps humilié, s'est réfugié Dieu sait où. Dans un endroit où rien de tout ça n'a d'importance. Sans temps qui passe, sans vêtements que le contact du sol a rendus crasseux et détrempés. Il doit se ressaisir. Son attitude est ridicule. Il ne peut se laisser dominer ainsi par son propre cerveau. Il ne peut pas demeurer plaqué au sol indéfiniment. Et la colère ne partira évidemment pas d'elle-même. Alors quoi?

Réfléchir. Reprendre le contrôle. Que fait-il là? Il est sorti du chalet. Pourquoi? Pour se promener dans les bois. Quelle idée idiote! La nuit. Une nuit pluvieuse, noire et venteuse. Se confronter à la nature. À la force des éléments. A-t-il trop bu? Sans doute. Pourquoi sinon entreprendre une aventure aussi stupide? Voyons. Il était confortablement installé à table. Il finissait une belle pièce de viande saignante. Puis il s'est demandé d'où elle provenait, cette viande. Après tout il se trouvait en forêt et donc, en principe, entouré de bêtes sauvages variées et composées de tissu organique comestible. En chemin, il avait traversé de nombreuses terres clairement destinées à l'élevage. Et vu quelques vaches. Le tendre morceau qu'il a poêlé dans un beurre ferme, toutefois, a été acheté dans une grande ville située à plus de trois cents kilomètres de là. Il ne voulait pas prendre de chance pour ce soir, son premier soir. Alors, il a fait l'épicerie avant de partir et a tout foutu dans une glacière. Et il a bien fait. Après s'être tapé la route, il n'avait aucune envie de se lancer à la recherche d'une épicerie. Et du vin rouge. Tellement réconfortant. Donc, en mangeant sa viande, il s'est demandé d'où elle provenait. Peut-être l'animal avait-il grandi dans les pâturages au cœur desquels il se trouvait maintenant, pour être ensuite embarqué dans un camion et conduit jusqu'à un abattoir, être égorgé et découpé en morceaux qui seraient alors livrés et distribués dans la ville située à plus de trois cents kilomètres. Lui aurait acheté la partie de son choix et l'aurait ramenée jusqu'ici pour la manger. Peut-être, en effet. Mais pas certain. Loin de là. Donc, cette idée lui a donné envie de voir plus clairement cet endroit où il se trouvait et duquel provenait possiblement l'animal dont il dévorait une partie. Étrange tentative exprimant bien, au fond, le but de ce séjour ici. Se reconnecter, dans un

élan bien citadin, à l'environnement de la nature. Son repas terminé, dans un mouvement impulsif, il décide de caler une dernière coupe et d'affronter ce soir même les éléments. Au diable la pluie et le vent. Ça ne peut que donner à l'expérience une plus grande signification. Son imper. Ses espadrilles. Et le grand extérieur qui n'attendait que lui.

La noirceur et le vent. La pluie bruineuse et agaçante. Les marches glissantes de la galerie. Le terrain en pente ruisselante. Qu'il descend de peine et de misère jusqu'à la ligne des arbres. Qu'il pénètre de quelques mètres en empruntant ce qu'il croit d'abord être un sentier. Mais tout à coup il ne sait plus. Il accélère le pas. Cherche quelque chose à voir. Quelque chose à regarder qui ferait naître en lui une quelconque émotion. Autre que la peur. Parce qu'il doit bien se rendre à l'évidence. Il a peur. Seul dans le bois dans le noir sous la pluie. Et c'est idiot puisqu'il se trouve si près du chalet. Mais il y est seul, aussi. Seul dans le bois un peu trop loin du chalet ou personne ne l'attend. Rentrer. C'est la chose à faire. Vite. Et voilà qu'il glisse et qu'en tentant de rétablir son équilibre il appuie trop avec les pieds et se propulse stupidement vers l'avant. Et voilà.

La colère a disparu. Il le sent. Se remémorer les événements n'était vraiment pas une bonne idée. La barrière est tombée. Il est revenu. Il est même très présent. Alerte, même. Il a peur. Il a rattrapé sa peur et elle est même pire qu'avant puisque maintenant il a chuté et ça, c'est bien pire. Respirer. Respirer semble une bonne idée. Se concentrer sur la respiration. La peur diffère de la colère. Elle n'aveugle pas. Ne désensibilise pas. Elle vient accompagnée. L'adrénaline rétablit le courant et il peut maintenant sentir, de façon aiguë, chaque partie de son corps. Et sur demande. Ses pieds. Une de ses jointures endommagée par la chute. Merde. Les yeux fermés, il s'imagine le mince filet de sang se joignant à la boue. Respirer. Reprendre le contrôle.

Subitement, sans avoir planifié le geste, il se retourne. Un spasme animal, la peur ne l'ayant toujours pas quitté. Voir. Sur le dos, être en mesure de guetter les alentours. Les gouttelettes tombant dans ses cils le forcent presque à fermer complètement les yeux. Il ne devine que l'éclaircie

d'une faible clarté au-dessus de lui. Un trou à travers les branches des arbres, laissant apparaître la sombre luminosité du ciel couvert. Claire seulement en contraste avec la noirceur totale sous le barrage de bois et de feuilles. Il tente de s'essuyer le visage à l'aide de sa manche et ça ne fonctionne qu'à moitié. Assez pour lui libérer un tant soit peu la vue. Et il respire. Enfin, vraiment. Une grande bouffée d'air qui inonde directement son cerveau. Et il se relâche. Tous ses muscles. Tout son corps. Pas de haine, pas de crainte. Un lâcher-prise total. Inattendu. Il n'y a aucun danger. Et l'inconfort n'est que temporaire, au fond. Les branches secouent et couinent. Elles brassent des milliers de gouttelettes affolées par le vent. Elles sont là sans raison. Et c'est tant pis pour elles. Et c'est tant mieux pour lui. Il se relève.

La chaleur à l'intérieur le ramène brusquement en état de légère ébriété. Il regrette de ne pas avoir allumé un feu. Mais le chauffage électrique procure une chaleur satisfaisante et élimine efficacement l'humidité. L'éclairage feutré donne l'illusion de chaleur. La majeure partie provient d'un étonnant lustre perché au centre du salon. Un morceau qui jure bellement avec l'atmosphère vétuste du reste de la demeure. Il se déshabille. Complètement. Au diable. Il est mouillé. Et seul. Et c'est ce qu'on fait, de toute façon, quand on est seul. N'est-ce pas? Il s'effondre sur le divan confortable. Sur le dos. Et il observe le grand luminaire, juste au-dessus de lui. Il se perd dans les reflets évanescents du cristal. Ils frémissent et se déplacent. Peut-être n'est-ce qu'une illusion. Ou alors un faible courant d'air fait-il frémir les petits morceaux de verre transparent? Le résultat est semblable à une flamme. De la braise qui crépite dans le noir. Mais au plafond. Juste au-dessus de lui. Comme les arbres, plus tôt. Et leurs branches. Balayant la nuit. Dans un mouvement désormais apprivoisé. Mission accomplie.